

Objet d'étude : poésie

Commentaire composé

Paul Verlaine (1844-1896) , *Le ciel est par-dessus le toit*

Le ciel est, par-dessus le toit, 1
Si bleu, si calme !
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit, 5
Doucement tinte.
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là
Simple et tranquille. 10
Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville.

Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse ? 15



COMMENTAIRE COMPOSE

C'est en 1873, dans la prison où il purge une peine de deux ans pour avoir blessé son ami Rimbaud au cours d'une altercation, que Verlaine écrit ce bref poème, qui fait partie du recueil intitulé *Sagesse*. En quatre strophes, il évoque avec un lyrisme feutré et une nostalgie retenue le monde extérieur dont il est coupé en même temps qu'il exhale son regret d'une jeunesse qui s'enfuit. *Topos* éculé de la littérature, mais réalité implacable de tout homme. Voir s'enfuir la jeunesse est déjà douloureux : la voir s'enfuir depuis une prison est une double peine.

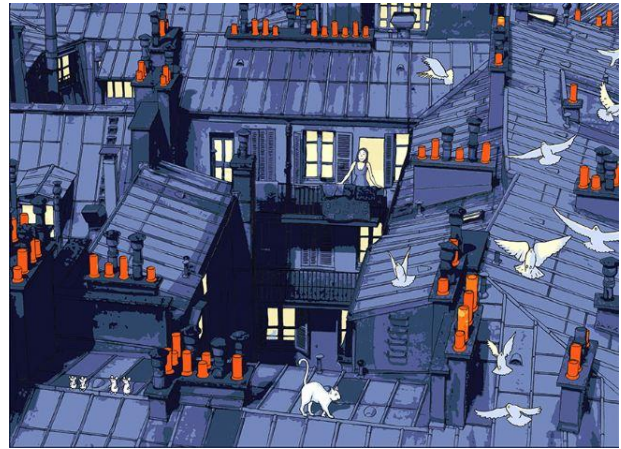
Nous verrons par quels procédés le poète exprime la situation de solitude et d'exclusion qui est la sienne, sans jamais verser dans le pathétique mais sans qu'il soit permis de douter de sa profonde souffrance. Dans un premier moment nous analyserons les symboles de la nature et de l'espace et dans un second mouvement comment le climat d'oraison devient regret poignant.

C'est par le ciel que s'ouvre la plainte du prisonnier, ce ciel qui est par dessus le toit, « si bleu, si calme » ! L'indifférence de la nature à la souffrance humaine est un *topos* de la littérature. Tous les hommes semblent avoir un jour ou l'autre été frappé par cette nature invincible qui semble à jamais extérieure à leurs peines. C'est par ailleurs à un sentiment d'élévation que nous invite l'anaphore « par dessus le toit », répétée dans la première strophe, aux vers 1 et 3. La métaphore insolite de l'arbre berçant sa palme contribue à l'atmosphère de douceur mais aussi de tristesse de ce poème aux accents contemplatifs.

L'espace est omniprésent, mais il s'agit de l'espace extérieur, qui gomme l'espace intérieur. Il se construit avec quelques symboles : le ciel, un arbre, le son de la cloche, d'un oiseau.

L'arbre qu'on voit vient rappeler qu'on n'en voit qu'un, de même que le ciel, (le ciel qu'on voit, v 5 et 7) : la répétition n'est pas anodine elle renvoie au rétrécissement de l'espace que subit tout être reclus.

Les sens sollicités sont ceux que traditionnellement on considère comme les plus élevés : la vue, l'ouïe. Mais ce qu'on entend ne suscite que la tristesse et n'est que plainte ou peine. Si la cloche tinte doucement, l'oiseau chante sa plainte. Signe que la nature s'infléchit vers le prisonnier. L'insistance à rappeler l'arbre et l'oiseau qu'on voit ne fait que rappeler que le prisonnier ne voit sans doute de sa fenêtre qu'un pauvre paysage limité. Quant à l'arbre, il berce sa palme, son unique palme, comme un enfant berce sa main blessée... Et l'homme qui s'interroge dans la dernière strophe et qui se met en scène « pleurant sans cesse » émeut par le sentiment de la jeunesse perdue. « Qu'as-tu fait, toi que voilà », avec l'insistance qui caractérise la facture de ce court texte qui se veut poignant, et qui traduit un sentiment poignant.



Tout concourt à ce calme et à cette paix qui évoquent paradoxalement davantage ceux d'un couvent ou d'un monastère que ceux d'une prison.

Hormis la dernière strophe, qui rappelle la nature de la claustration... La cloche qui tinte doucement contribue à créer cette ambiguïté entre le cloître et la prison. L'apostrophe qui ouvre la troisième strophe, « Mon Dieu, mon dieu » contribue à créer ce climat de prière et d'oraison.

Mais la dernière strophe vient rompre cette atmosphère de paix pour rappeler que la réclusion n'est pas volontaire et qu'elle est assortie du regret du temps perdu. La plainte empreinte d'une douce nostalgie devient dans cette dernière strophe un poignant regret exprimé sous le mode interrogatif : « qu'as-tu fait ? » Et l'apostrophe « o toi que voilà », qui se prolonge par le « pleurant sans cesse » qui qualifie le prisonnier ne laisse aucun doute sur le pathétique de la situation. C'est évidemment à lui-même que le poème s'adresse, mais le choix de la deuxième personne renforce le sentiment de regret. « Dis », expression tendre et familière, qui reprend anaphoriquement la douloureuse interrogation finale, rappelle le tête-à-tête torturant du prisonnier en proie au regret.

En quelques strophes d'une troublante simplicité, Verlaine nous fait parcourir le cheminement intérieur d'un être en proie à la lancinante des regrets, à la douloureuse conscience du rétrécissement de son espace. Avec un lyrisme contenu, à partir de quelques symboles d'une extrême simplicité, il décrit un espace intérieur autant qu'extérieur en même temps qu'un cheminement de la conscience blessée.